



Clio. Femmes, Genre, Histoire

38 | 2013
Ouvrières, ouvriers

Éditorial

Xavier Vigna et Michelle Zancarini-Fournel



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/11557>
ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2013
Pagination : 7-17
ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Xavier Vigna et Michelle Zancarini-Fournel, « Éditorial », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 38 | 2013, mis en ligne le 31 décembre 2015, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/clio/11557>

Tous droits réservés

Éditorial

Xavier VIGNA & Michelle ZANCARINI-FOURNEL

Le 24 avril 2013, 1 127 ouvrières et ouvriers ont trouvé la mort dans l'effondrement d'une fabrique textile – le Rana plaza – dans la banlieue de Dacca au Bangladesh ; on compte aussi plus de 1 000 blessé-e-s (avec de nombreuses amputations). Cet événement tragique, qui ne relève pas de la fatalité, nous montre que les ouvrières et les ouvriers du textile, très mal payé-e-s (entre 29 et 53 euros par mois en moyenne en 2012), travaillent dans des conditions épouvantables et risquent leur vie. Or, le responsable patronal de l'Association des fabricants de prêt-à-porter du Bangladesh (BGMEA) a osé déclarer publiquement que la mort des ouvrier-e-s lui importait moins que « l'interruption de la production causée par les troubles et les grèves ». Les salarié-e-s du Rana Plaza sont non seulement victimes des sous-traitants qui travaillent pour les grandes firmes multinationales, mais également des modes de production, de commercialisation et de consommation caractéristiques de la mondialisation du XXI^e siècle¹. En l'espèce, le problème revêt pourtant une certaine complexité : Kalpona Akhter, ouvrière du textile dès l'âge de 12 ans, renvoyée pour syndicalisme et qui dirige actuellement le Centre pour la solidarité des travailleurs du Bangladesh, soutient en effet que, malgré les très bas salaires, le travail dans une usine textile permet aux femmes d'échapper à la domination patriarcale, constitue par là une source *d'empowerment* et leur procure une certaine autonomie². Cet exemple signale, s'il en était besoin, la nécessité de ne pas se limiter au cadre franco-français pour prendre la mesure de la

¹ Prashad 2013 : 22.

² *Libération*, 25 mai 2013, p. 4.

diversité des conditions du monde ouvrier et incite à questionner son histoire selon des temporalités et à des échelles différentes.

Une nouvelle légitimité pour l'histoire ouvrière ?

Après une traversée du désert, l'histoire ouvrière semble être relégitimée dans les sciences sociales françaises : depuis le début de l'année 2013 deux numéros de revues de sociologie y ont été consacrés³ et nous apportons ici notre contribution. Préparé comme toujours de longue date, ce dossier de *CLIO FGH* souhaitait – dans son projet initial – faire le bilan de ce qui avait changé depuis quinze ans dans l'étude de l'histoire des ouvrières et des ouvriers depuis le numéro 3 de notre revue (1996), intitulé « Métiers, corporations, syndicalismes ». Le changement de titre – des formes d'organisation aux individu-e-s – n'est pas anodin. En effet, la question posée à l'historiographie jusqu'à la fin des années 1980 avait surtout été celle de la formation de la classe, renouvelée pour le XIX^e siècle par les travaux, devenus des classiques, d'E.P. Thompson, Michelle Perrot, Yves Lequin, et prolongés notamment par Gérard Noiriel pour le XX^e siècle. Du côté anglophone, les débats autour du *linguistic turn* stimulaient la recherche⁴, tandis que se multipliaient, de part et d'autre de l'Atlantique, les études sur les ouvrières et les ouvriers, sous la forme, entre autres, de monographies consacrées à des entreprises, des villes ou des bassins d'emploi. Nous entendons ainsi prolonger le passage de l'histoire de la formation de la classe et des organisations ouvrières à celle des collectifs et des individu-e-s pris dans de multiples formes de domination et de subordination. Dans ce cadre, le genre permet de restituer la complexité des configurations sociales et des mobilisations. L'originalité du dossier tient aussi à une attention privilégiée portée aux usages et aux représentations des corps ouvriers.

Ce retour de l'histoire ouvrière est à signaler et à saluer. Car ce champ fut pionnier dans la constitution d'une histoire attentive à

³ « Tenir au travail », *Travail, genre et sociétés*, 29, 2013 et « Usines, ouvriers, militants, intellectuels », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 196-197, 2013/1-2.

⁴ Berlanstein 1993 ; Sewell 1983 ; Kessler-Harris 1990.

sauver de « l'immense condescendance de la postérité »⁵ les hommes et les femmes au travail, dans leurs pratiques, leurs croyances, leurs espoirs, voire leurs combats. C'est d'ailleurs pourquoi, les historien-ne-s des femmes, et en premier lieu Michelle Perrot et Joan Scott, mais aussi les promoteurs des *subaltern studies*, tel Dipesh Chakrabarty⁶ y ont consacré leurs premiers travaux. Par ailleurs, après un premier moment où les dynamiques de genre n'avaient pas été prises en compte, les historiens de la transition de l'esclavagisme vers le salariat ont insisté sur l'importance du genre dans cette révolution de l'organisation même du travail⁷. De fait, les études ouvrières furent et demeurent suggestives par les éclairages qu'elles portent sur quelques segments dominés des formations sociales, mais aussi par les renouvellements historiographiques qu'elles ont irrigués.

En outre, ce regain d'intérêt permet de dissiper une confusion, alimentée par la désindustrialisation incontestable qui sévit depuis bientôt quarante ans en Europe occidentale. Elle associe déclin numérique et désagrégation de la classe ouvrière : car si le nombre des ouvriers et des ouvrières dans l'industrie décroît, cela ne signifie nullement leur extinction dans toutes les branches d'activité, et notamment dans les services ou les entreprises publiques⁸, même si on doit de ce fait interroger la définition et les contours de la catégorie. On fera d'ailleurs remarquer que certains pays en industrialisation accélérée connaissent également des fermetures localisées et/ou des crises sectorielles : ainsi le centre textile indien de Kanpur, jadis considéré comme la Manchester de l'Inde orientale⁹, une usine d'habillement au cœur du Mexique¹⁰, ou la vieille région d'industrie lourde du nord-est de la Chine, dans laquelle les hommes du fer, face au problème de paiement des salaires ou de chômage, se mobilisent et parfois se révoltent¹¹.

⁵ Thompson 1988 [1963] : 16. L'ouvrage vient d'être réédité en Points – Seuil, augmenté d'une préface de François Jarrige.

⁶ Chakrabarty 1989.

⁷ Holt 2000 ; Scully & Paton 2005 ; Glymph 2008.

⁸ Thibault 2013.

⁹ Joshi 2005.

¹⁰ Plankey-Videla 2012.

¹¹ Lee 2007 : 15-37.

En revanche, la désagrégation de la classe ouvrière occidentale marque sans doute nos questionnements historiens. C'est pourquoi, plutôt que d'interroger spécifiquement les grandes corporations, souvent masculines, des mineurs aux dockers, des typographes aux métallos, les plus enclines à former les bataillons du mouvement ouvrier, icônes des masculinités, le numéro fait une large place à l'histoire du très contemporain et/ou à des pratiques délégitimées par le mouvement ouvrier, comme le bris de machine ou les bizutages. De même, les organisations syndicales ne sont pas abordées en tant que telles, même si, dans une histoire globalisée, il eût peut-être été utile de revisiter le rôle des syndicats, comme le prouvent les tortures et la mort subies en avril 2012 par l'un des principaux organisateurs du Centre bangladais pour la solidarité ouvrière¹². On a, par ailleurs, peu avancé sur la manière dont Nayan Shah articulait dans *CLIO HFS* en 1996 classe, genre et race¹³ : l'analyse du conflit entre syndicats américains et immigrants chinois présentés comme une menace pour les travailleurs syndiqués blancs croisait danger racial, rôles sexués et pratiques de consommation des femmes blanches¹⁴.

Une histoire ouvrière au prisme du genre

Intitulé « Ouvrières, ouvriers », ce numéro entend attribuer une place centrale aux questions de genre, dans une histoire ouvrière qui n'y a pas toujours été sensible. À l'origine, il s'agissait de donner une visibilité aux invisibles, au premier chef les ouvrières, et d'abord en les comptant, ce qui n'est pas une mince affaire en Amérique latine (Mirta Zaida Lobato) comme en Europe occidentale¹⁵, ou encore en les scrutant au cinéma (Nicolas Haztfeld). Invisibles aussi dans le très contemporain, les réfugié-e-s bulgares contraint-e-s à s'ouvriériser pour survivre dans leurs parcours d'exil marqués par la souffrance,

¹² Prashad 2013 : 22.

¹³ L'usage du terme de race est, en France, l'objet d'un vif débat dans les sciences sociales. Voir la revue *Mots*, 33, « Sans distinction de race », 1992.

¹⁴ Shah 1996.

¹⁵ Voir dans ce numéro l'*Actualité de la recherche* et le compte rendu de Maruani & Meron 2013.

même si cette souffrance s'exprime différemment selon que l'on soit homme ou femme (Albena Tcholakova). Ce dossier ouvre également à l'étude du travail lui-même et de ses représentations, y compris dans les périodes historiques non concernées par l'industrialisation pour les tisseuses de Champagne au XII^e siècle (Sophie Cassagnes-Brouquet) ou le Turin de l'époque moderne (Béatrice Zucca). Dans un second temps, il s'est agi de voir comment le discours historique est modifié par une approche genrée : sont ainsi examinés le processus d'industrialisation un temps perturbé entre la fin du XVIII^e siècle et le milieu du XIX^e siècle par les bris de machines (François Jarrige), dans lesquels les femmes tiennent une place notable que n'avaient pas pointée les meilleurs historiens britanniques de la classe ouvrière, et le processus de définition des classifications, des postes et des métiers (Laure Machu), qui convoque acteurs syndicaux, patronaux et gouvernementaux au temps du Front populaire puis de la Libération. Se pose alors le problème des sources pour scruter ces problématiques : elles sont peu nombreuses sur les délibérations définissant des qualifications/classifications ou encore reproduisent les discours masculins, selon lesquels les émeutières seraient des femmes déviantes, « des êtres impulsifs, irrationnels et dérégés, naturellement portés à la violence » (François Jarrige). Traces du regard des hommes, les sources abondent ainsi en préjugés et en stéréotypes. Aussi les témoignages recueillis auprès des ouvriers et des ouvrières dans la papeterie écossaise (présentés par Siân Reynolds) du premier XX^e siècle sont-ils précieux, même s'ils doivent subir le même crible critique que les traces écrites.

Enfin, l'approche en terme de genre a permis de revisiter l'histoire des masculinités et de pointer la crise du virilisme ouvrier. L'histoire des masculinités – qui ne sont cependant pas toujours en crise – permet de revenir sur des pratiques minoritaires et/ou décriées : le bris de machine ou le bizutage (Xavier Vigna). Le bizutage comprend une dimension sexuelle parfois très explicite et contribue sans doute à renforcer encore, dans les représentations, l'association entre masculinité ouvrière et virilité¹⁶. À la fin des années 1970, c'est le monde de l'usine tout entier qui subit une grande transformation,

¹⁶ Pigenet 2002.

avec des processus qui se mêlent et s'alimentent réciproquement. Le déclin du mouvement syndical, en Europe au moins, incite à interroger la crise du virilisme ouvrier dont il se voulait l'étendard, comme en Italie (Andrea Sangiovanni) : les vertus « naturelles » de l'homme – la force, le courage, le sens du commandement, l'honneur, l'agressivité – sont exaltées comme si les seules caractéristiques qui pouvaient résister et donner sens à une existence étaient celles qui définissaient l'ouvrier comme un mâle dominant.

Nouvelles perspectives

Trois contributions ouvrent un questionnement original sur les rapports du corps avec le travail. Malgré la rareté des sources, Violaine Sebillotte Cuchet questionne les liens entre les ouvrières du textile, le genre des ouvriers, l'exploitation du corps, les ressources qu'il offre et le travail du sexe dans le quartier du Céramique à Athènes du IV^e siècle avant notre ère. Fanny Gallot et Andrea Sangiovanni interrogent pour leur part, les manières dont le travail construit et modifie des représentations du corps des ouvrières et des ouvriers dans les années 1970 : tantôt *via* une analyse du produit, en l'occurrence le soutien-gorge (Fanny Gallot), tantôt par un souci des apparences et des pratiques consuméristes (Andrea Sangiovanni).

Nous avons également souhaité dans ce numéro décloisonner une histoire franco-centrée surannée, d'où une approche en cercles concentriques en Europe et vers le monde pour approcher une histoire sociale globale¹⁷ : d'une part, parce que certaines évolutions interrogent les spécificités nationales, et invitent à des relectures ; d'autre part, parce que les grandes transformations affectant l'histoire ouvrière s'opèrent à une échelle internationale. De même, l'histoire du genre des migrations et des diasporas permet de connecter histoire globale et histoire sociale mondiale, voire d'ouvrir sur une *histoire globale du travail*¹⁸ encore émergente, après quelques manifestes tonitruants¹⁹. Ainsi, la

¹⁷ Pomeranz 2007 : 69-98.

¹⁸ L'expression anglophone *World Labour History* pose, une fois encore, le problème de la traduction de *Labour*, dont l'équivalent français par « travail » est restrictif.

¹⁹ Le numéro 241 du *Mouvement social* « Travail et mondialisations » coordonné par

comparaison très contemporaine entre la France et la Bulgarie signale des réfugiés bulgares en France devenus ouvriers, mais aussi des migrants en Bulgarie. Parmi ces derniers, figurent des hommes noirs pour lesquels, les stéréotypes de race constituent à la fois un atout pour trouver un travail dans la publicité, et une source de dévalorisation de soi (Albena Tcholakova). Dans son analyse des souvenirs des retraités du Chemin de fer Tanzanie-Zambie (dont la construction s'est achevée en 1976), Jamie Monson ouvre à une histoire globale où l'on voit des experts chinois donner « fraternellement », aux ouvriers africains, l'exemple d'un travail bien fait selon les normes maoïstes, et participer ainsi à la fabrication de « l'homme nouveau » lors de la construction d'un socialisme est-africain.

En abordant des territoires plus lointains, des comptes rendus de plusieurs ouvrages récents²⁰ décrivent des ouvrières chinoises contraintes à la migration, dormant dans des dortoirs installés à proximité de l'usine, embauchées très jeunes pour de très longues journées de travail et recevant des salaires de misère : dès lors, l'analogie avec la situation des jeunes ouvrières en Europe à la fin du XIX^e siècle est suggérée. Cependant, ces jeunes filles s'éloignent aussi de la domination patriarcale dans leur village natal et développent des capacités d'agir et d'adaptation à des contextes différents. De même, Nicolas Hatzfeld évoque la réalisatrice vietnamienne du film *Rêves d'ouvrières*, qui, munie d'une caméra légère, interroge dans un dortoir de Hanoï une ouvrière ; sa réponse, l'invitant à poser sa caméra et à venir s'asseoir à côté d'elle pour qu'elle puisse « lui parler comme à une sœur », traduit aussi bien les relations nouvelles créées par cette situation que la dimension de sororité mise en avant par la cinéaste. Avec l'exemple du Bangladesh évoqué en introduction, on voit donc se dessiner depuis la fin du XX^e siècle un nouvel espace usinier asiatique profondément marqué par une organisation genrée.

Marcel Van der Linden, décembre 2012 et le numéro spécial de *Workers of the World* dirigé par Christian De Vito : « Global Labour History », 2013 en ligne à l'adresse suivante (consulté le 3 septembre 2013) : <http://www.workersoftheworldjournal.net/images/WW%203%20final.pdf>.

²⁰ Voir dans ce numéro *Clio a lu*.

L'analyse de l'histoire ouvrière en Amérique latine (actualité de la recherche de Mirta Zaida Lobato) révèle – avec un décalage chronologique dans le processus d'industrialisation dû à une colonisation interne tardive – des points communs avec de nombreux pays européens : difficulté à mesurer le travail féminin, ségrégation spatiale, disparité salariale par rapport aux hommes, renforcement des notions de subordination et de complémentarité, tensions entre vertu et travail. On repère aussi l'existence de codes moraux rigides qui peuvent être aussi bien acceptés que contestés : ainsi, présent tant en France dans l'industrie textile du XIX^e marquée par le catholicisme ou le socialisme municipal laïc des années 1930, que dans l'État péroniste argentin de l'après Seconde Guerre mondiale, le rite des Reines du travail devrait être revisité. Il en va de même du mot d'ordre « à travail égal, salaire égal » qui ne revêt pas le même sens selon les acteurs, les actrices et les contextes d'énonciation. Nous présentons par ailleurs dans ce numéro un portrait de la grande historienne américaine, Gerda Lerner²¹. En se plaçant du point de vue de l'intersectionnalité telle que l'a définie Kimberlé Crenshaw²² (même si le mot même peut être discuté comme l'a récemment fait Danièle Kergoat²³), l'histoire ouvrière genrée a encore de nombreux chantiers à ouvrir, et d'anciennes pistes à ré-explore. Ce numéro espère y participer.

²¹ Nous évoquerons dans le numéro 39 de *Clio* l'œuvre et l'action de Rita Thalman, décédée en août 2013.

²² Crenshaw 2005 : 54 « (...) mon but n'est pas de proposer avec l'intersectionnalité une nouvelle théorie globalisante de l'identité. Ni d'avancer que seuls les cadres spécifiques de la race et du genre envisagés ici permettraient d'expliquer la violence contre les femmes de couleur. Des facteurs que je n'aborde qu'en partie ou pas du tout, tels que la classe ou la sexualité, contribuent souvent de manière tout aussi décisive à structurer leurs expériences. Cette focalisation sur les intersections de la race et du genre vise uniquement à mettre en lumière la nécessité de prendre en compte les multiples sources de l'identité lorsqu'on réfléchit à la construction de la sphère sociale » ; Bilge 2009/1.

²³ Voir dans *Clio a lu* le compte rendu de Danièle Kergoat, *Se battre disent-elles...*, Paris, La Dispute, coll. « Le genre du monde », 2012.

Bibliographie

- BERLANSTEIN Lenard (ed.), 1993, *Rethinking Labor History. Essays on Discourse and Class Analysis*, Urbana and Chicago, University of Illinois Press.
- BILGE Sirma, 2009, « Théorisations féministes de l'intersectionnalité », *Diogène*, 1/225, p. 70-88.
- CHAKRABARTY Dipesh, 1989, *Rethinking Working-Class History. Bengal 1890 to 1940*, Princeton, Princeton University Press.
- CRENSHAW Kimberlé, 2005, « Cartographie des marges : intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur », *Les Cahiers du genre*, 39, p. 51-82.
- GLYMPH Thavolia, 2008, *Out of the House of Bondage: The Transformation of the Plantation Household*, Cambridge, Cambridge University Press.
- HOLT C. Thomas, 2000, « 'The Essence of the Contract': The Articulation of Race, Gender, and Political Economy in British Emancipation Policy, 1838-1866 », in Frederick COOPER (ed.), *Beyond Slavery: Explorations of Race, Labor, and Citizenship in Post-Emancipation Societies*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, p. 33-60.
- JOSHI Chitra, 2005, *Lost Worlds. Indian Labour and its Forgotten Histories*, Londres, Anthem Press.
- KERGOAT Danièle, 2012, *Se battre disent-elles...*, Paris, La Dispute, coll. « Le genre du monde ».
- KESSLER-HARRIS Alice, 1990, *A Woman's Wage: Historical Meanings and Social Consequences*, Lexington, The University Press of Kentucky.
- LEE Ching Kwan, 2007, « The unmaking of the Chinese working class in the northeastern rustbelt », in Ching Kwan LEE (ed.), *Working in China. Ethnographies of Labor and Workplace Transformation*, London, Routledge, p. 15-37.
- MARUANI Margaret & Monique MERON, 2013, *Un Siècle de travail des femmes 1901-2011*, Paris, La Découverte.
- PIGENET Michel, 2002, « À propos des représentations des rapports sociaux sexués : identité professionnelle et masculinité chez les dockers français (XIX^e-XX^e siècle) », *Le Mouvement social*, 198, p. 55-74.
- POMERANZ Kenneth, 2007, « Social History and World History: From Daily Life to Patterns of Change », *Journal of World History*, 18/1, p. 69-98.
- PLANKEY-VIDELA Nancy, 2012, *We are in This Dance Together. Gender, Power and Globalization at a Mexican Garment Firm*, New Brunswick, Rutgers University Press.
- PRASHAD Vijay, 2013, « Bangladesh. Le coût humain des prix bas », *Courrier international*, n°1175, p. 22.

- SCULLY Pamela & Diana PATON (eds), 2005, *Gender and Slave Emancipation in the Atlantic World*, Durham, Duke University Press.
- SEWELL H. William, 1983, *Gens de métier et révolution. Le langage du travail de l'Ancien Régime à 1848*, Paris, Aubier-Montaigne.
- SHAH Nayan, 1996, « *White Label* et 'péril jaune' : race, genre et travail à San Francisco, fin XIX^e-début XX^e siècle », in Michelle ZANCARINI-FOURNEL (dir.), « Métiers, corporations, syndicalismes », *CLIO. Histoire, Femmes et Sociétés*, 3, p. 95-115.
- THOMPSON P. Edward, 1988 [1^{re} éd. 1963], *La Formation de la classe ouvrière anglaise*, Paris, Hautes-Études, Gallimard – Seuil.
- THIBAUT Martin, 2013, *Ouvriers malgré tout. Enquête sur les ateliers de maintenance des trains de la RATP*, Paris, Raison d'agir.